

La composante poétique du rapport au terrain : le non-dit de la recherche sur le territoire

P. Roggero, Maître de conférences, Université de Toulouse
1, responsable du CIRESS (GRES-LEREPS, Bordeaux-
Toulouse)

C. Vautier, Chercheur au CIRESS (GRES-LEREPS,
Bordeaux-Toulouse)

Il y a une tension entre le « connaître » (« *devenir, devenir le non-moi*¹) et le « paraître » au sens de la parution au monde.

La science classique et la philosophie des Lumières ont séparé ces deux modes d'être : connaître, dans la science classique, c'est en un sens « devenir le non-moi » dans la mesure où il faut que le chercheur ou le « savant » s'exclue de son observation (puisque sa recherche n'apparaît *que* comme observation). En ce sens, le chercheur qui vise à connaître ne peut « apparaître au monde », sa recherche doit au contraire l'en exclure.

A l'inverse, semble-t-il, le poète est au monde, il s'y immerge et, disait Saint-John Perse :

« si la poésie n'est pas, comme on l'a dit, « le réel absolu », elle en est bien la plus proche convoitise et la plus proche appréhension, à cette limite extrême de complicité où le réel dans le poème semble s'informer lui-même »².

Edgar Morin, dans une conférence prononcée à Strouga (alors en Macédoine yougoslave) nous proposait de compléter la phrase de Hölderlin : « *Poétiquement, l'homme habite la terre* » en y ajoutant que cette habitation est à la fois poétique et prosaïque³. Cette proposition recoupe la formule de Michel Roux soulignant la nécessité d'« habiter sa clairière », de « *l'habiter en poète* » et de découvrir le « *se sentir chez soi* »⁴. Elle rencontre aussi l'œuvre de Kenneth White nous invitant à la pérégrination pour la constitution d'une « géopoétique » dont Georges Amar dit qu'elle est un mode de pensée fondé sur deux intuitions qui se rejoignent :

« La puissance poétique de l'esprit humain ne peut (re)trouver toute son ampleur que si, par-delà tout esthétisme et tout sentimentalisme, elle se remet en contact avec la réalité la plus riche et la plus vive. (...) La nouvelle approche des choses-de-la-terre dont nous avons besoin doit associer connaissance et sensibilité, beauté et vérité, exactitude et amour, créativité et réceptivité, énergie et respect »⁵

De façon elliptique se trouvent ainsi posés une série de problèmes.

Le premier problème que l'on peut relever est celui de la langue dans laquelle la connaissance va être construite. De façon restreinte, ce problème peut être ramené à celui de la relation du langage poétique et du langage scientifique. L'appel de Georges Amar pour une « *nouvelle approche des choses-de-la-terre* » inclut cette dimension du problème de la cognition.

Le second problème que nous souhaitons relever est celui de la relation entre l'habitation poétique et l'habitation prosaïque de la terre, dont parle, entre autres, Edgar Morin. C'est une question que, sous un angle particulier, nous pouvons traduire ainsi : est-il besoin, voire nécessaire, pour connaître un territoire (domaine auquel se limitera notre investigation) d'en

¹ Louis-Marie Morfaux, *Vocabulaire de la philosophie et des sciences humaines*, Armand Colin, 1980.

² Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de La Pléiade, Gallimard, 1982 (1972), p. 444.

³ Edgar Morin, *Amour, poésie, sagesse*, Paris, Seuil, 1997, pp. 39-41

⁴ Michel Roux, *Inventer un nouvel art de vivre. Le ré-enchantement de l'espace*, L'Harmattan, 2002, p. 79 et p. 53.

⁵ Georges Amar, « Du surréalisme à la géopoétique », site de l'Institut international de géopoétique, www.geopoetique.net/archipel_fr/index.html, consulté le 25 05 05.

goûter la saveur, de l'aborder poétiquement, « poétiquement » désignant ici autre chose que l'activité littéraire à qui l'on accorde généralement cette terminologie⁶ ?

Exprimé en d'autres termes, la pérégrination à laquelle nous appelle K. White est-elle une catégorie du champ scientifique, notamment dans ses aspects les plus matériels de déambulation, de marche sur le territoire, de contact sensuel avec celui-ci ? Une telle question, qui condense une question plus large (celle de la place du chercheur dans sa recherche et la part de la subjectivité dans celle-ci), pose en fait le problème du statut de la recherche en sciences sociales et de ses différences et/ou similitudes avec les sciences de la *physis*⁷.

Nous l'abordons sous forme d'un voyage en deux étapes : d'abord, la question de l'appropriation du territoire et son lien avec la connaissance scientifique de ce dernier ; ensuite nous argumenterons le fait que cette pérégrination, en s'insérant dans l'acte classique de connaissance, transforme ce dernier de façon radicale, sans pour autant déroger à la nécessité d'une validation.

1 – L'appropriation du territoire : un cheminement entre science et poésie

« Nous aspirions à une pensée qui rende compte de l'invention, de la création et du sujet humain »

EDGAR MORIN, Mes Démons

« Il s'agit d'expansion de l'être, de la sortie de limites trop étroites, de la reconnaissance de coordonnées plus étendues, de l'augmentation de la sensation du réel »,

KENNETH WHITE, Ecosse, le pays derrière les noms

« Le flâneur essentiel se suffit souvent à lui-même. L'offrande du monde est incessante et elle le comble sans qu'il ait à se préoccuper de ses semblables, sinon pour témoigner avec eux d'une belle richesse »

Pierre Sansot, Chemins aux vents

« Moi ! Moi qui me suis dit mage ou ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol, avec un devoir à chercher, et la réalité rugueuse à êtreindre! »

ARTHUR RIMBAUD, Adieu, Une saison en Enfer

« J'ai eu un goût vif de l'univers »

ERNEST RENAN

⁶ Kenneth White déclare, dans les *Cahiers de Géopoétique* : « Selon moi, la poétique devrait synthétiser toutes les forces du corps et de l'esprit, devrait être la manière essentielle dont l'être humain compose le monde », Site de l'Institut international de géopoétique, www.geopoetique.net/archipel_fr/index.html, consulté le 25 05 05. Dans *Le plateau de l'Albatros*, White définit la géopoétique ainsi : « Géopoétique est le nom que je donne depuis quelques temps à un « champ » qui s'est dessiné au bout de longues années de nomadisme intellectuel. Pour décrire ce champ, on pourrait dire qu'il s'agit d'une nouvelle cartographie mentale, d'une conception de la vie dégagée enfin des idéologies, des mythes, des religions, etc., et de la recherche d'un langage capable d'exprimer cette autre manière d'être au monde, mais en précisant d'entrée qu'il est question ici d'un rapport à la terre (énergies, rythme, formes), non pas d'un assujettissement à la Nature, pas plus que de l'enracinement dans un terroir », Grasset et Fasquelle, 1994, p. 11.

⁷ Lire ou relire l'un des magnifiques textes de Valéry : « Léonard et les philosophes. Lettre à Léo Ferrero » où sont comparés, avec un humour rude, science, philosophie, poésie, pointées les exclusions mutuelles, les fermetures réciproques, les logiques spécifiques et rappelé comment l'*ingenium*, de Léonard de Vinci parvient à tresser tous ces brins. Paul Valéry, *Œuvres I*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1957, pp. 1234-1269.

Nous souffrons cruellement d'un manque de poésie. Non pas de celle qui ratiocine avec sentimentalité sur les affects, non pas une sorte de cerise sur le gâteau du quotidien technico-économique mais celle qui, ouvrant sur la Terre, ouvre à « une extension de la sensation du réel »⁸ et porte l'espoir d'une culture profondément renouvelée. Nous croyons cette poésie nécessaire à une forme de « ré-enchantement » du monde, en fait une redécouverte du monde et de la richesse des liens qui nous unissent à lui. Cette perspective nous semble non seulement parfaitement compatible avec celle qui est nourrie par la pensée complexe mais, plus encore, complémentaire. Il y a donc, selon nous, du sens à faire dialoguer la géopoétique de Kenneth White avec la pensée complexe d'Edgar Morin. Pour les deux, le constat est proche et les perspectives sans doute convergentes même si les vocabulaires diffèrent :

- la recherche d'une « poétique » de la Terre articulant philosophie, science et poésie et ouvrant sur « un mouvement qui concerne la manière même dont l'homme fonde son existence sur la terre »⁹ chez White ;
- la nécessité d'une « réforme de la pensée » permettant de comprendre et d'agir dans le monde de manière moins « aveugle » pour Morin.

Si Morin développe l'idée d'une anthro-politique, une politique de l'homme, on trouvera chez White, moins sensible à la dimension politique, une géo-politique, une politique de la Terre. Chez nos deux auteurs, l'heure est à l'ouverture de « nouveaux espaces culturels » à la fois vitaux et centraux. Nos manières de représenter et d'agir sur le territoire sont loin de s'inscrire dans ces « nouveaux espaces culturels ».

Constatons-le par un exemple concernant le monde des collectivités locales et des territoires : la mise en œuvre des « pays » avant de voir que le rapprochement contrôlé que nous tentons entre science et poésie est une préoccupation ancienne. Il s'agira ensuite de montrer que l'intrusion du monde vécu est inévitable dans la quête du territoire par le sociologue et que, pour qu'elle ne soit pas ignorée et donc toute puissante, il importe de mettre en œuvre un pluralisme méthodologique.

1.1 Une conception prosaïque du territoire : des « pays » sans poésie

Depuis 1995 et surtout 1999, une procédure nouvelle a été promue en matière d'aménagement et de développement du territoire, il s'agit des « pays ». En l'occurrence, dans une procédure assez compliquée, quelque peu simplifiée en 2003, des communes ou communautés de communes étaient incitées à se regrouper, sur la base d'une « cohérence géographique, économique, sociale ou culturelle », dans le cadre de « territoires de projets ». Ces derniers, une fois constitués et reconnus, pouvaient profiter de financements locaux, nationaux et européens. L'idée sous-jacente, véritable serpent de mer des politiques territoriales, est toujours de permettre la constitution de « territoires de l'action publique » pour adapter des périmètres institutionnels souvent décalés par rapport aux cohérences des territoires tels qu'ils sont vécus, travaillés, parcourus et habités par les hommes.

La loi prévoyait plusieurs étapes pour la constitution de ces pays dont une phase dite de « diagnostic », la formation d'un « conseil de développement » et l'élaboration d'une « charte de développement ». Pour mettre en œuvre ces dispositifs, les acteurs politiques ont très souvent fait appel à des cabinets de consultants dont j'ai eu à connaître d'assez nombreux cas d'intervention. J'en parlerais de manière globalisante et donc simplificatrice et sans doute injuste pour certains mais représentative de notre point de vue. Qu'a-t-on donc vu dans les campagnes françaises à l'orée de ce qui devait être un grand changement territorial ? Un grand déferlement verbal mêlant le vocabulaire de la démocratie – participation, diagnostic partagé, représentations – à celui du management – plan stratégique, objectifs, moyens, projet inévitablement « partagé » – mais de renouveau fort peu dans des procédures pilotées par des « experts ». De l'établissement du

⁸ K. White, *Ecosse*, Arthaud, 2001, p. 145

⁹ K. White, *Le Plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset, 199, p.12

« diagnostic » à la définition de la « stratégie » traduite en « plan d'actions » mis en œuvre et évalués, les solutions « clefs en mains » ont été proposées par les mêmes organismes allant même jusqu'à proposer des « outils permettant d'optimiser les travaux de groupe et de converger plus rapidement et efficacement ». Autant dire que de ces « happenings » quelquefois grotesques, sont plus souvent sortis de la légitimation de l'existant, de la bonne vieille manipulation au service du commanditaire que de l'imagination appuyée sur un « sens vif » du territoire.

Ce qu'il faut à notre sens relever ici c'est l'atonie de nos pratiques mais surtout de notre imaginaire démocratique qui rend possible la maîtrise du processus par des « experts » dans le cadre de procédures standardisées débouchant sur des « diagnostics » et des « chartes » au contenu fonctionnel très semblable d'un « pays » à l'autre¹⁰. Foin de singularité, rien ou presque sur ce rapport au monde qui fait le « sentir chez soi » et l'ouverture à l'altérité, si peu sur les couleurs et les pierres, sur ce qu'en disent les chemins, bref rien sur une « poétique » du territoire. On est ainsi aux antipodes de Rimbaud qui écrivait « Si j'ai du goût, ce n'est guère que pour la terre et les pierres ».

Nous souffrons donc cruellement d'un manque de poésie qui nous amène à produire beaucoup de représentations fonctionnelles du territoire et les sciences sociales sont pour partie responsables. Elles le sont du fait de leur étroite spécialisation, de ce que l'on peut considérer comme des carences épistémologiques, ou, en d'autres termes, de leur défaut de complexité. Dans cette situation, il n'est pas rare de connaître des stigmatisations consistant à traiter quelqu'un de « poète ». Si cette quasi-insulte en dit long sur la péjoration de la poésie aujourd'hui et le dramatique cloisonnement des activités intellectuelles elle traduit aussi une méconnaissance de la proximité des deux exercices, le scientifique et le poétique. Pourtant, la question se pose depuis longtemps déjà.

1.2 De la pertinence d'un questionnement ancien : de l'incomplétude de la connaissance scientifique à la critique de la « technoscience »

A l'origine notre science et d'une grande partie de notre technique se trouve une attitude qui trouve son origine dans la pensée grecque. Elle consiste à mettre le monde à distance pour tenter d'en construire une représentation rationnelle. L'observation clinique et la mesure d'une part, et le recours à l'abstraction conceptuelle, d'autre part, ont fondé le socle de ce qu'on peut appeler la pensée scientifique. On sait par ailleurs que M. Weber, s'interrogeant sur la généalogie de la modernité, a montré que la démarche rationnelle a trouvé dans le monothéisme un lointain parent qui a contribué à discréditer les conceptions magiques du monde. Face au « désenchantement » issu du processus de rationalisation à l'œuvre en Occident depuis plusieurs siècles, le romantisme allemand a constitué une manière de reconnaissance du caractère réducteur de cette *weltanschauung*. L'idée qu'une partie essentielle de l'expérience humaine n'était pas restituée par la connaissance scientifique y apparaissait clairement mais, dans le même temps, le projet de conjointre arts et sciences était également présent notamment chez un auteur comme Novalis¹¹. Bien sûr, il y eut Nietzsche dont le style même témoignait de sa volonté de mobiliser le langage poétique pour philosopher, et plus largement, penser. En l'arrêtant à l'orée du XX^{ème} siècle, ce bref détour par l'histoire de la pensée montre que le questionnement relatif à l'« incomplétude » de la connaissance scientifique s'est toujours manifesté. En ce début de XXI^{ème} siècle, après le séisme de la deuxième guerre mondiale, cet anéantissement qui fit écrire à René Char que, désormais, « notre héritage n'est précédé d'aucun testament », la question

¹⁰ Au comble de l'ironie, des documents de planification stratégique de forme, somme toute, assez soviétoïde étaient généralement produits à la suite de grands « happenings » sensément participatifs mais toujours pilotés par les mêmes consultants plus ou moins aux ordres de leur commanditaire. Le propos est à peine caricatural et en dit long sur une forme d'indigence intellectuelle matinée d'affairisme qui sévit sur le territoire.

¹¹ Novalis, *Fragments*, éd. P. Gorceix, Corti, 1992.

demeure, la peur en plus. Plus que désacralisée, la science technicisée et marchandisée est redoutée pour sa capacité à orienter nos vies et nos sociétés. Dès 1968, Jürgen Habermas, en bon héritier de l'École de Francfort, dénonçait¹² la technicisation du social ou la substitution de la pensée algorithmique à la complexité du monde vécu. Les sciences sociales, même si elles ne sont pas explicitement visées, sont néanmoins interrogées par cette critique.

Réfléchir aux rapports entre art et science, ici poésie et sociologie à propos du territoire, nécessite de faire retour sur le statut des connaissances produites par cette science. On le sait, les sciences sociales ont toujours un statut épistémologique problématique. En dépit de sa fondation positiviste en France, la sociologie demeure une science historique, « historico-herméneutique » pour reprendre la terminologie d'Habermas. Elle ne saurait prétendre à celui d'une science analytico-empirique comme la physique. Les raisons en sont connues : d'une part, on ne peut accéder aux « faits » sans passer d'abord par le sens, c'est la dimension herméneutique, et, d'autre part, elle ne peut recourir à la démarche expérimentale et, l'« expérimentation indirecte », prônée par Durkheim à travers la démarche comparative, se heurte au caractère idiosyncrasique, ou toujours singulier, des contextes étudiés. Cette caractéristique rend inapplicable le critère poppérien de la « falsifiabilité »¹³. Ces spécificités épistémologiques prennent une importance particulière à propos de la recherche sur le territoire.

1.3 Le territoire et l'expérience vécue du sociologue : une intrusion nécessaire

Le territoire n'est pas un « objet » anodin. Il nous enracine dans la longue lignée des mammifères sociaux. L'éthologie nous enseigne que la dominance, autre rappel à notre commune animalité, s'exerce sur un territoire donné où l'accès à la nourriture et aux femelles est commandé par le chef. Si les sociétés humaines n'en sont plus à ce stade, elles ont toujours un rapport très prégnant avec le territoire. En effet, le territoire continue de conférer une des dimensions essentielles de l'identité aux individus et aux groupes, il est encore le lieu principal où s'exercent la solidarité, le contrôle social et le gros des relations sociales. L'homogamie géographique montre par exemple en France, que les couples se constituent très majoritairement encore entre des personnes liées par la proximité territoriale¹⁴. Évidemment, le monde s'est globalisé, les médias, les transports et les industries culturelles ont contribué à transcender les territoires mais certaines études¹⁵ montrent qu'il n'en est pas fini pour autant des spécificités territoriales. Mais, que l'on veuille bien concevoir, par une expérience de pensée, qu'au bout d'une hypothétique « mondialisation » réalisée, un territoire demeurerait : la planète.

Face au territoire, le sociologue ne peut manquer, tout comme le poète, d'en appeler à son expérience, de recourir à une forme d'empathie avec son « terrain » qui informe l'ensemble de sa démarche y compris les dispositifs techniques, tant qualitatifs que quantitatifs, qu'il utilise. Dès le choix du « terrain », le fameux « rapport aux valeurs » théorisé par M. Weber apparaît nettement. Pourquoi choisit-on tel ou tel territoire comme « objet » ? Quels sont les fondements conscients et inconscients d'un tel choix ? Il y a là un non-dit, ou souvent plus encore, un impensé dans le monde de la recherche. Or, dans une volonté d'objectivation de la démarche scientifique il importe de prendre la mesure des conditions socio-anthropologiques et culturelles, entre autres, qui président à sa mise en œuvre. Il s'agit là d'une nécessaire réflexivité du chercheur sur son

¹² J. Habermas, *La technique et science comme « idéologie »*, Paris, Gallimard, 1973 (éd. originale 1968)

¹³ J.-C. Passeron, *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, col. Essais et Recherches, 1991 même si M. Grossetti a raison de rappeler que la physique du XVIII^e siècle, auquel on se refait souvent comme caractérisant les sciences de la nature, ne correspond évidemment plus au modèle de scientificité de nombreuses sciences « dures ». *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, PUF, 2004, p. 49

¹⁴ Ce que démontrent les études sur les réseaux sociaux. Parmi une littérature très abondante on peut citer une référence C.S. Fischer, *To dwell among Friends. Personal Networks in Town and City*, University Chicago Press, 1982 et une très utile problématisation de la question dans M. Grossetti, *op. cit*

¹⁵ S.Laflamme, et A. Reguigui. *Homogénéité et distinction*. Sudbury, ON: Prise de parole, 2003

propre travail qui fait trop souvent défaut. Le désir de « faire science » amène ainsi à s'aveugler sur ce qui détermine l'engagement sur un « terrain ». Reste la méthode. Il est évident que l'emploi sérieux et honnête d'une méthodologie rigoureuse réduit l'intrusion de l'arbitraire personnel mais il serait illusoire de penser qu'il le réduit à néant. Dans le processus cognitif à l'œuvre dans la sociologie, comme dans les autres disciplines, des ressorts psychiques profondément personnels sont en action. L'imagination, l'intuition ou encore, de manière plus latente, le rapport à l'autorité sont présents au cœur même du travail créatif. Cette présence est celle de l'humain au cœur du chercheur, et, à l'évidence, il ne saurait en être autrement. Imagine-t-on une intelligence artificielle, qui ne mettrait en œuvre que des raisonnements rationnels, capable d'une recherche qui plus est, en sciences sociales ?

Si l'investigation sociologique sur le territoire passe par la collecte de données, elle ne s'y réduit pas. La fréquentation régulière d'un espace, la vue des mêmes lieux et paysages, la rencontre avec les acteurs qui y agissent et se le représentent, transforment progressivement la relation du chercheur avec le territoire qu'il étudie. Une forme de familiarité s'installe entre eux qu'on pourrait décrire par le terme d'appropriation, une appropriation symbolique. Pénétrant le territoire, le chercheur se l'approprie intellectuellement mais aussi de manière plus globale, mobilisant ses sens et ses émotions. Là encore, c'est l'humain qui est en jeu et sa « pensée interprétative¹⁶ ». Cette familiarité anthropologique se nourrit et nourrit la collecte des données proprement dite. Il y a comme une forme de mutilation dans les études qui procèdent par une brève investigation exploratoire permettant d'élaborer des hypothèses qu'on cherchera à valider ensuite par une recherche extensive, qualitative et/ou quantitative. De telles démarches rigidifient le processus de recherche dans la mesure où, l'économie générale de la recherche étant posée d'avance, le chercheur aura tendance à « faire dire » à ses résultats ce qu'ils étaient censés confirmer. Car, dans le cas contraire, son travail est un échec. A tout le moins, une période d'ajustement entre le modèle et les hypothèses d'une part, et les données collectées d'autre part, s'avère nécessaire. Cette récursivité de la démarche devrait, idéalement, pouvoir durer le plus longtemps possible comme dans la méthode dite *in vivo* évoquée plus loin. En fait, la temporalité longue de l'observation ethnographique correspond mieux à cette exigence de récursivité entre la théorie et l'empirie et mobilise plus nettement la médiation de l'« humanité » du chercheur que la plupart des travaux sociologiques. Les résultats monographiques en résultant ouvrent souvent sur une intelligibilité fine des réalités territoriales¹⁷. A la croisée de l'ethnographie, de l'anthropologie et de la sociologie, une œuvre comme celle de P. Sansot, notamment sa *Poétique de la ville*¹⁸, témoigne de cette appréhension sensible du territoire. Avec un réel bonheur d'écriture s'y côtoient l'interrogation conceptuelle et le sens du détail signifiant qui restituent le phénomène urbain dans une richesse rare, une poétique effectivement ainsi qu'en témoigne le texte suivant :

« La ville, elle aussi, s'entend, se respire, se touche car le timbre d'une ville ne se résume pas à l'ensemble des bruits qui nous atteignent et quand je prétends la respirer, je ne songe pas aux odeurs, aux fragrances qui parfois irritent ma narine. Il se produit un échange entre mon être (ma chair) et la chair d'une ville [...] à tel point que les villes les plus précieuses ont leur timbre, leur peau, leur parfum singulier, tandis que d'autres qui n'accèdent pas véritablement à l'existence en sont privées »¹⁹ (2001, p. 126)

La question se pose alors de la méthodologie susceptible de restituer cette richesse de l'« objet » territorial.

¹⁶ P. Sansot, *Les Formes sensibles de la vie sociale*, Paris, PUF, 1986

¹⁷ Notamment, par exemple, les travaux de l'Américain amoureux de la France, Laurence W. Wylie : *Chanzeaux, village d'Anjou*, Paris, Gallimard, Col. Témoins, 1970 (éd. originale 1966) et *Un village du Vaucluse*, Paris, Gallimard, Col. Témoins, nouvelle édition 1979)

¹⁸ Paris, Klincksieck, 1973

¹⁹ P. Sansot, *Chemins aux vents*, Paris, Payot, col. Rivages poche, 2002, p. 126.

1.4 De la marche au pluralisme méthodologique : la recherche comme aventure

Ce n'est un hasard si les poètes sont souvent des marcheurs. Le rythme lent du pas humain autorise en effet, dans un même mouvement, l'attitude méditative et une attention aux petites choses qu'on ne sait plus voir autrement. Le « passant considérable » de Verlaine, A. Rimbaud, a arpenté et marché le monde de Charleville à l'Abyssinie. Le pèlerin, quant à lui, s'y livre un défi personnel par lequel il doit traverser le monde pour s'en remettre à la transcendance. Si les lieux ont un esprit, il n'est pas de meilleure manière d'y accéder qu'en marchant. Le chercheur en quête du territoire devrait, lui aussi, y déambuler assidument, l'attention en éveil et l'esprit ouvert. Il se donne ainsi les moyens d'observer les hommes dans les lieux et les lieux dans les hommes sans protocole, sans médiation technique. *Chemins aux vents* de P. Sansot illustre la fécondité de la pérégrination pédestre dans l'approche des territoires. Telle une éponge il se gorge d'un substrat existentiel qui nourrit son travail de recherche. « Etreindre la rugueuse réalité » chacun à sa place et à son œuvre, le poète et le chercheur y tendent.

La poésie et la sociologie peuvent aussi être rapprochées sur le plan purement cognitif. Le sociologue allemand H. Joas montre, en effet, que la « créativité de l'agir », caractéristique irréductible de l'action humaine, est difficilement prise en compte par les théories sociologiques. Plus qu'aux concepts qui en l'occurrence n'ont pas été, selon lui, produits pour en rendre compte, les plus grands penseurs du social ont recouru aux « métaphores » pour tenter d'intégrer cette dimension. Marx, à travers le « travail » comme « mode non de la production humaine des choses et de l'humanité » et « l'agir révolutionnaire [qui] est avant tout un agir dans la liberté²⁰ », mobilise des « images » de la « créativité ». De même, J. Dewey²¹ fait de l'art une métaphore de cet agir. Sur un mode plus formalisé et de manière plus générale, B. Ancori a montré combien l'analogie, bien loin d'être un mode de raisonnement à stigmatiser, constituait une nécessité de l'évolution scientifique²². Or, dans la métaphore et l'analogie, le rapprochement d'un fait ou un objet d'un second pour comprendre le premier reste « équivoque, allusif et équivoque »; « le rapport qu' [elles] établis[sent] n'épuise ni la disproportion des choses entre elles et nous, ni celle qu'elles entretiennent entre elles »²³. En conséquence, la démarche métaphorique et analogique se contentent « de créer du sens, [...], c'est-à-dire constituer quelque ordre humain fragile là où il n'y en a pas²⁴ ». En d'autres termes, c'est à une poétique que nous amène ce mode de raisonnement.

Face à un territoire, le sociologue ne doit pas se contenter d'un outil ou d'une méthode mais doit « faire feu de tout bois ». En la matière, la démarche mise en œuvre par Edgar Morin durant l'année 1965 pour étudier « la métamorphose de Plozévet²⁵ », une commune bretonne aux prises avec la modernité, apparaît bien s'inscrire dans ce pluralisme méthodologique. Il l'a ensuite théorisée²⁶. Relativement inexpérimenté en matière de travail de terrain, Morin va mettre en œuvre une « méthode multidimensionnelle » que B. Paillard qui participa à cette recherche évoque ainsi :

« L'enquête doit se développer en fonction d'une vision stratégique qui redéfinit et modifie son cours et son développement selon une démarche par essais et erreurs. Donc l'enquête n'est

²⁰ H. Joas, *La créativité de l'agir*, Paris, éd. du Cerf, col. Passages, 1999, p. 125

²¹ H. Joas, *op. cit.*, pp. 149-151

²² B. Ancori, « Analogie, évolution scientifique et réseaux complexes », *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, vol.1 n°1, 2005, pp.

²³ P. Champion, « A la rencontre de la sociologie, de la philosophie et de la poétique », *Fabula*, 12/11/2001,

<http://pierre.campion2.free.fr/cjoas.htm>

²⁴ P. Champion, *op. cit.*

²⁵ E. Morin, *Commune en France. La métamorphose de Plozévet*, Paris, Fayard, 1967

²⁶ E. Morin, "La démarche multidimensionnelle en sociologie." *Cahiers internationaux de sociologie* 1966:40-41, pp. 49-61.

pas élaborée a priori et une fois pour toutes. [...]. Elle fonde sa méthode et ses techniques en fonction du terrain et selon les sollicitations et les résistances du phénomène étudié »²⁷

Quelques traits en sont caractéristiques : le recours simultané à des techniques variées de collecte de données, la dimension collective et conviviale de la recherche, l'intervention psychosociale.

La variété des techniques utilisées est grande : l'observation participante, les entretiens plus ou moins directifs, l'enquête par questionnaires, le travail de documentation classique. Il s'agit comme aime à le dire Morin lui-même de mobiliser tant l'objectivité que la subjectivité du chercheur. Dans ce sens, l'enquête doit reposer sur un authentique collectif où les différences statutaires sont négligées, où chacun s'échange le journal qu'il écrit quotidiennement sur la recherche en cours, où des réunions régulières permettent de réorienter en cas de besoin le processus. Ce collectif doit être en prise avec le territoire et les lieux de la sociabilité locale sont investis - « bar-meeting », « repas sociologique »- et sont considérés comme autant de moyens de pénétrer la communauté étudiée. La « résonance avec le terrain » va même jusqu'à tenter la pratique de l'intervention sociologique notamment auprès des adolescents en les aidant à organiser des manifestations animant leur commune. Cette démarche très novatrice pour l'époque a constitué une véritable aventure humaine pour dont le souvenir demeure, quarante ans après, encore très présent dans l'esprit des membres de l'équipe de recherche.

C'est une belle manière de faire de la sociologie féconde, intéressante et humaine qu'on aimerait à pratiquer et à voir pratiquer plus souvent. De cette expérience, on tire l'idée que la recherche, et notamment celle qui concerne le territoire, relève aussi d'une dynamique interpersonnelle et d'une imprégnation subjective par « l'objet ». La dimension poétique n'en est, à ce titre, pas absente.

Cette proximité entre science et poésie ne signifie pas confusion. Voyons en quoi ces deux activités sont irréductibles l'une à l'autre même si elles s'interpénètrent plus qu'on ne le croit.

2 - Connaître scientifiquement et poétiquement : peut-il exister une sociopoétique du territoire ?

*« Combien de nuages amoncelés et brisés
avant que ne se lève, silencieuse,
la lune sur le mont Gassan »²⁸*

Ce n'est pas seulement pour faire plaisir à Kenneth White que nous le citons à travers Basho. Au-delà même de la pureté de forme (qui caractérise le haïku), il y a une belle métaphore à évoquer les « nuages amoncelés et brisés » avant que n'arrive l'« événement » attendu. Si l'événement attendu est l'accueil de cet *Esprit de la vallée* qui « reçoit toutes les eaux qui se déversent en elles » et qu'évoque Edgar Morin en introduction du tome 1 de sa *Méthode*²⁹, combien d'échecs faudra-t-il, combien d'efforts vont-ils se briser, combien d'erreurs de navigation ferons-nous avant d'atteindre au mont Gassan ?

Car les obstacles sont nombreux et, d'abord, sont en nous. Ils sont dans notre regard (notre utopie réaliste), dans notre langue et notre langage (le verbe peut-il se faire chair, la chair peut-elle se faire verbe ?) et dans notre épistémologie (notre enfermement dans la boucle « classique » qui relie directement l'objet ontologique au regard extérieur et objectif du « savant », celui qui « sait »). Et puis, nous n'avons pas de boussole, comme nous le rappelle Edgar Morin : « *Je sais que nul signe indubitable ne me donnera confirmation ou infirmation* »³⁰... Nous devons donc rester attentifs et modestes.

²⁷ B. Paillard, « Notes méthodologiques », E. Morin, *Le journal de Plozévet*, éd. de l'Aube, 2001, p. 361

²⁸ Haïku écrit par Basho, nous dit Kenneth White, *Les cygnes sauvages. Voyage Haïku*, Paris, Grasset, 1990, p. 182.

²⁹ Edgar Morin, *La méthode. I. La Nature de la Nature*, Paris, Seuil, 1977, p. 24.

³⁰ *Ibid.*, p. 24.

2.1 – « L’utopie d’être réaliste »

C’est Bernard Grohethuysen qui parle ainsi, nous dit Edgar Morin, dans *Terre-Patrie*³¹. C’est cet ouvrage que nous allons suivre un instant pour aborder aux rivages que nous voulons explorer.

« Ceci nous montre qu’il faut savoir interpréter la réalité avant de reconnaître où est le réalisme »³². Il n’est plus temps de soutenir l’affirmation d’une telle nécessité qui ressortit d’une vision constructiviste du monde : cela nous est désormais postulat. Il se dégage de ce postulat que nous ne pouvons aborder directement au monde, nous qui sommes partie du monde. « *Toute connaissance, y compris toute perception, est traduction et reconstruction, c’est-à-dire interprétation. Une réalité d’ensemble n’apparaît qu’à travers théories, interprétations, systèmes de pensée* »³³.

Comment, dès lors, connaître, si la « réalité » n’apparaît qu’à travers nos schèmes et nos modèles ? Une longue tradition de penseurs, parmi lesquels nous retiendrons Léonard de Vinci et Paul Valéry, ont posé et, d’une certaine manière, résolu la question : « *nous ne raisonnons que sur des modèles* » écrit celui-ci³⁴, « *je créerai une fiction qui exprimera de grandes choses* » dit celui-là³⁵.

Cependant, ces fictions, ces modèles, toutes ces traductions, reconstructions, interprétations introduisent l’« *incertitude entre l’idée et le réel* »³⁶ : l’idée semble sans entraves (mais elle ne l’est pas) ; le réel semble peu élastique, lui qui s’oppose, qui résiste à l’idée (mais il est plus élastique que nous ne le pensons, notamment parce qu’il est multiforme et imprédictible).

De fait, l’idée, l’intuition, le modèle qui en est issu, sont limités par ces fondements de notre pensée, tels « *Les trois grands Homogènes Disjoints* » « *Espace, Matière et Temps* », dont parle Georges Amar et qui sont d’autant plus dangereux qu’ils sont « *invisibles-évidents* »³⁷. Ils sont limités par nos rationalisations qui sont hors de la rationalité :

« *La vraie rationalité est ouverte et dialogue avec un réel qui lui résiste. Elle opère une navette incessante entre la logique et l’empirie ; elle est le fruit du débat argumenté, et non la propriété d’un système d’idées. (...) Elle négocie avec l’irrationalité, l’obscur, l’irrationalisable. Elle doit lutter contre la rationalisation qui puise aux mêmes sources qu’elle et qui pourtant n’enferme, dans son système cohérent qui se veut exhaustif, que des fragments de réalité* »³⁸.

Quant au réel, il est, au contraire, moins limité qu’il n’y paraît, plus « élastique » disions-nous, parce que multiple et imprédictible, parce que inabordable par nos sens de manière directe et parce que, sans doute, « *au fond du Mystère* »³⁹, la « *Porte des secrètes merveilles* » ouvre sur un monde qui est notre propre construction, notre propre mise en forme de nos propres idées⁴⁰. Ce que Morin, et nous avec lui, nomme « complexité » est ce point de rencontre entre un réel

³¹ Edgar Morin, en collaboration avec Brigitte Kern, *Terre-Patrie*, Paris, Seuil, 1993, p. 153.

³² *Ibid.*, p. 151.

³³ *Ibid.*, p. 151.

³⁴ Paul Valéry, *Œuvres I*, op. cit., p. 1181.

³⁵ Léonard de Vinci, *Carnets II*, Gallimard, 1942, p. 433.

³⁶ Edgar Morin, *Terre-Patrie*, op. cit., p. 154.

³⁷ Georges Amar, « Le sens de la terre », site de L’Institut international de géopoétique, www.geopoetique.net/archipel_fr/index.html, consulté le 25 05 05.

³⁸ Edgar Morin, *Terre-Patrie*, op. cit., p. 192.

³⁹ Lao Tseu, *Tao Te King*, traduction de Claude Larre, p. 1 ;

⁴⁰ Michel Roux écrit : « *Or ce sens que nous projetons sur l’espace et qui émane de notre être le plus entier fait de cet espace un « même », auquel nous nous identifions d’autant plus que nous l’avons construit sur un mode singulier et récursif* », « Comment construire un espace public à partir des espaces des publics » in P. Roggero (dir.), *Anthro-politique et gouvernance des systèmes complexes territoriaux*, Presses de l’Université des sciences sociales de Toulouse, 2005, p. 67.

inconnaisable de façon naïve et im-médiate et une pensée qui tente de s'échapper des représentations parcellaires, disjonctives, appauvrissantes du monde. Mais, encore une fois, nos mots nous trahissent et rendent un piètre hommage à cette totalité non totalisante et non totalitaire que nous essayons de penser, puisqu'ils savent bien plus « *découper l'instant en stances de silence et de sonorité* »⁴¹ que le réunir.

Le défi est d'importance, puisqu'il pose comme condition que l'esprit pensant s'observe pensant, se méfie de ses propres représentations, joue de sa mètis contre lui-même, qu'il soit « plus intelligent que ses représentations » et ne se laisse abuser ni par ses affects, ni par ses modes de pensée. Il lui faut à la fois, ordonner, relier une masse d'informations et lui « *donner une aura, une lumière* »⁴². Il doit sortir de « *l'intelligence parcellarisée, compartimentée, mécanistique, disjonctive, réductionniste (qui) brise le complexe du monde en fragments disjoints, fractionne les problèmes, sépare ce qui est relié, unidimensionnalise le multidimensionnel* »⁴³ et faire une :

« *tentative pour « embrasser » la terre d'une manière nouvelle, pour reprendre contact avec l'univers au moyen d'une attention multiple et simultanée (plus rapide et plus subtile que la simple juxtaposition) dont la logique, érotique et erratique n'a rien à voir avec les logiques en cours* »⁴⁴.

Au-delà, donc, de « l'utopie d'être réaliste », la construction de connaissances doit naviguer entre des écueils qui, tels Charybde et Scylla, la guettent et projettent son naufrage. Ces écueils sont bien identifiés et la carte en est dressée depuis un temps déjà long. Ce n'est pas le réel lui-même qui dresse ces obstacles, c'est plutôt notre navigation qui est encore trop aveugle et reçoit comme écueil ce qui n'est, après tout, que beauté du paysage nichée dans des différences de différences, comme disait Bateson. Puisque « *notre réalité n'est autre que notre idée de la réalité* »⁴⁵, il nous faut une langue capable de donner à cette idée assez de précision et d'ampleur à la fois : « *il s'agit de définition et de respiration, d'exactitude et d'extase, de sensorialité et d'intelligence...* »⁴⁶.

C'est donc d'écriture, de langue qu'il va être question maintenant.

2.2 – Le verbe et la chair

Coincé entre ces nécessités contradictoires que sont l'exactitude et la sensorialité, le verbe risque toujours d'être verbeux ou sec comme une branche morte. Trop ou pas assez...

Lorsque Kenneth White parle de géopoétique, associant à la fois, terre et poésie, mais dans le but, tout de même, de « faire science », non pas science de laboratoire dit-il, parlant de Renan⁴⁷ mais « *une mentalité où se mêlent scientificité et poéticité, ce qui ne signifie pas un amoindrissement de la science, mais l'utilisation de toute l'étendue de la science et des sciences (...)* »⁴⁸, peut-on l'entendre et le suivre sans déroger gravement aux règles de ce que l'on appelle la « scientificité » ?

2.2.1 – Langage poétique et langage scientifique

⁴¹ Marc Aurel, *La quête*, Ed. Le hussard sur le toit, 1996, p. 12.

⁴² Kenneth White, « Les pérégrinations géopoétiques de Humboldt », site de L'Institut international de géopoétique, www.geopoetique.net/archipel_fr/index.html, consulté le 25 05 05.

⁴³ Edgar Morin, *Terre-Patrie, op. cit.*, p. 191.

⁴⁴ Kenneth White, « Lecture de Lapérouse », site de L'Institut international de géopoétique, www.geopoetique.net/archipel_fr/index.html, consulté le 25 05 05.

⁴⁵ Edgar Morin, *Terre-Patrie, op. cit.*, p. 153.

⁴⁶ Kenneth White, « Les pérégrinations géopoétiques de Humboldt », site de L'Institut international de géopoétique, www.geopoetique.net/archipel_fr/index.html, consulté le 25 05 05.

⁴⁷ Kenneth White, *Le plateau de l'Albatros. Introduction à la géopoétique*, Paris, Grasset et Fasquelle, 1994, p. 143.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 143.

La question sous-jacente aux propositions de White, et qui est celle aussi que pose Morin, notamment, est question d'importance : c'est celle de la conciliation possible ou impossible entre un langage scientifique et un langage poétique.

Précisons.

Le langage scientifique est couramment caractérisé par les qualités de la précision, de la consistance logique, de la validation. Alors que le langage poétique est généralement décrit comme le lieu où sont reçus le flou, l'inconsistance logique, l'absence de préoccupation de quelque validation empirique que ce soit. Si ces deux rapides définitions sont acceptées, comment imaginer la possibilité de faire coïncider deux « objets » si différents ? C'est cette question qui va nous occuper un instant.

« Quand on a entendu le plus grand novateur scientifique de ce siècle, initiateur de la cosmologie moderne et répondant de la plus vaste synthèse intellectuelle en termes d'équations, invoquer l'intuition au secours de la raison et proclamer que « l'imagination est le vrai terrain de germination scientifique », allant même jusqu'à réclamer pour le savant à bénéficier d'une véritable « vision artistique » - n'est-on pas en droit de tenir l'instrument poétique pour aussi légitime que l'instrument logique ? Au vrai, toute création de l'esprit est d'abord poétique, au sens propre du terme »⁴⁹.

C'est, bien sûr, un poète qui parle et sa défense de la poésie pourrait nous être suspecte, malgré son appel au témoignage d'Einstein. Appelons alors un contre-témoin : Edgar Morin dit-il autre chose dans cet extrait de la conférence prononcée à Strouga :

« L'être humain produit deux langages à partir de sa langue : un langage qui est le langage rationnel, empirique, pratique, technique ; l'autre qui est symbolique, mythique, magique. Le premier tend à préciser, dénoter, définir. Le second utilise plutôt la connotation, l'analogie, la métaphore, c'est-à-dire le halo de significations qui entoure chaque mot, chaque énoncé, et essaie de traduire la vérité de la subjectivité. Ces deux langages peuvent être juxtaposés ou mêlés, ils peuvent être séparés, opposés, et à ces deux langages correspondent deux états. L'état premier, qu'on peut appeler prosaïque, l'état où nous nous efforçons de percevoir, de raisonner (...). Le second état, que l'on peut justement appeler « état second », l'état poétique. (...) à ces deux états correspondent deux êtres en nous. Et à l'état second correspond ce que l'adolescent Rimbaud avait clairement perçu, notamment dans sa fameuse Lettre du voyant ; ce n'est pas un état de vision, c'est un état de voyance. (...) Hölderlin disait : « Poétiquement, l'homme habite la terre ». Je crois qu'il faut dire que l'homme l'habite poétiquement et prosaïquement à la fois » (c'est nous qui soulignons)⁵⁰.

Ce que nous disent le poète et le scientifique (Perse et Morin), c'est que les deux langages ne sont pas opposés, pas incompatibles.

Loin de s'exclure mutuellement, l'approche poétique et l'approche scientifique du territoire nous offrent de ce dernier une plus grande étendue et nous en fournissent une meilleure saveur, saveur pour évoquer le fait que nul langage purement rationnel, nulle proposition démontrable n'ira au bout de l'indicible, de cette sorte de vacuité qui se loge dans l'objet le plus trivial, parce que sa trivialité n'est en somme que le produit de sa finalisation, de son instrumentalisation, de notre habitude, finalement, à l'utiliser (ou à l'« utilitariser »).

Pourtant, si nous suivons encore un instant Saint-John Perse, peut-on vraiment espérer trouver un pont entre ces deux rives de la pensée ? Écoutons-le :

« Les civilisation mûrissantes ne meurent point des affres d'un automne, elles ne font que muer. L'inertie seule est menaçante. Poète est celui-là qui rompt pour nous l'accoutumance »⁵¹ et : « Par la pensée analogique et symbolique, par l'illumination lointaine de l'image médiatrice, et par le jeu de sa correspondance, sur mille chaînes de réactions et d'associations étrangères, par la grâce enfin

⁴⁹ Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, op. cit., pp. 443-444.

⁵⁰ Edgar Morin, *Amour, poésie, sagesse*, op. cit., pp. 39-41.

⁵¹ Saint-John Perse, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 446.

d'un langage où se transmet le mouvement même de l'Être, le poète s'investit d'une surréalité qui ne peut être celle de la science »⁵².

Car, ce que forge spécifiquement le langage scientifique, c'est le « *dialogue expérimental* » dont parle Alexandre Koyré. Ce dialogue expérimental veut apporter une autre dimension de la « réalité », en quelque sorte une *assise* pour la connaissance, sans laquelle la rêverie du poète (le terme « rêverie » n'est nullement péjoratif et s'emploie ici au sens que lui donne Bachelard dans sa rêverie des quatre éléments) risque d'être trop fugace, trop fulgurante : l'esprit l'a saisie, mais déjà elle s'efface, ayant illuminé un instant le ciel, mais déjà, l'œil l'a perdue... Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas du carcan dont parle Feyerabend dans l'introduction à son ouvrage *Contre la méthode* en reprenant Kropotkine. Définissant la méthode de l'anarchisme, ce dernier écrit : « *Sa méthode d'investigation est celle des sciences naturelles exactes (...), la méthode inductive et déductive* »⁵³. Ce n'est pas un langage verrouillé dans des règles intangibles, exclu du social, « objectif » comme les résultats auxquels il prétendit atteindre depuis au moins Descartes. Le langage que nous évoquons est certes fondé sur des règles (mais le langage poétique aussi) mais sur des règles qui sont susceptibles d'évoluer, à partir de ce qu'on peut appeler des « métarègles », c'est-à-dire des règles de transformation des règles du discours scientifique. Ainsi, Einstein écrit-t-il que :

« Les conditions extérieures qui sont posées pour [le scientifique] par les faits de l'expérience, ne lui permettent pas de se laisser trop restreindre dans la construction de son univers conceptuel par l'adhésion à un système épistémologique. Par conséquent il doit apparaître à l'épistémologue systématique comme une sorte d'opportuniste sans scrupule... »⁵⁴.

Autrement dit, ce qu'apporte le langage scientifique, dans l'improbable mariage entre langage poétique et langage scientifique, c'est une certaine sécurité dans l'illumination du poète. Ce n'est pas son contraire, c'est son accompagnement. Là où le poète débusque une intuition, le scientifique interroge le monde, il expérimente, de diverses façons, afin que le « réel » lui réponde si, oui ou non (ou peut-être...), l'intuition a quelque fondement, si l'analogie ou la métaphore ou la relation entre deux métaphores repose vraiment sur quelque chose, comme le disait Bachelard dans *La psychanalyse du feu*⁵⁵. Et, écrivent Prigogine et Stengers : « *Si la démarche scientifique peut être pratiquée, c'est parce qu'elle découvre des points d'accord remarquables entre nos hypothèses théoriques et les réponses expérimentales* »⁵⁶. Dans cet accompagnement, au demeurant, le langage scientifique se gardant de lui-même tente de spécifier le plus possible les conditions de ses symbolisations qu'explore Wittgenstein dans son *Tractatus*. Si nous admettons que ces conditions ne sont jamais parfaitement réalisées, alors pouvons-nous sans doute affirmer aussi une certaine proximité ou analogie entre les deux langages ou, plutôt, devons-nous dire maintenant pour éviter toute méprise, de ces deux *approches*. Car ce n'est pas seulement le langage que nous visons. Par « poétique », nous n'entendons pas, pas seulement en tout cas, une langue particulière ciselée dans des règles particulières, mais cette sorte d'illumination, cette sorte de fulgurance que l'on retrouve dans le « satori » du bouddhisme zen⁵⁷,

⁵² *Ibid.*, p. 444.

⁵³ Paul Feyerabend, *Contre la méthode. Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, Paris, Seuil, 1979 (1975), pp. 17-18.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁵⁵ Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 86.

⁵⁶ Ilya Prigogine, Isabelle Stengers, *La nouvelle alliance. Métamorphose de la science*, Paris, Gallimard, 1979, p. 11.

⁵⁷ Maître Deshimaru raconte cette histoire dans *Le bol et le bâton, 120 contes zen*, Albin Michel, 1986 (1980), p. 160 : « Maître Tokusan (742-865) était assis en zazen au bord de la rivière. Un disciple arriva et, s'approchant de la berge, cria : « Bonjour Maître ! Comment allez-vous ? ». Tokusan interrompit son zazen et avec son éventail fit signe au disciple : « Viens... viens... ! ». Et il se leva, tourna les talons et longea la rivière, suivant le cours de l'eau... Le disciple, à cet instant, eût le satori ». De nombreux contes zen mettent en scène des expériences

cette déflagration qui peut prendre le nom d'intuition, encore que ce terme puisse s'ajuster aussi bien à un processus discontinu, mais lent⁵⁸.

2.2.2 – Ouvrir la boucle classique : pérégrination et connaissance

La boucle cognitive classique relie deux termes en trois opérations : il y a, d'une part, le monde dont l'objectivité est postulée et, d'autre part, un protocole de production de connaissance, dont on postule également l'objectivité. Cette façon de faire de la science – qui nous a appris beaucoup de choses –, est décrite ainsi par Grégory Bateson :

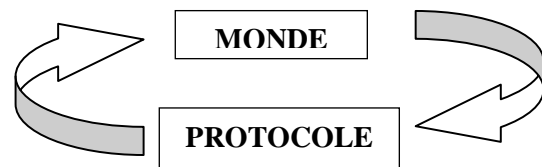
« La science consiste à rassembler des faits quels qu'ils soient, à faire une hypothèse, à faire ensuite une prédiction à partir de l'hypothèse et à revenir aux faits pour tester la prédiction »⁵⁹. Et: « Je soutiens que cela est, en grande partie, une absurdité. Et c'est une absurdité d'un genre particulier que Molière a dénoncé : la création de principes dormitifs »⁶⁰.

Notre but n'est pas d'examiner les arguments de Bateson, ni de les discuter. Nous devons simplement tirer de son assertion l'idée que l'absurdité relative de cette méthode tient au fait que « tout cela (n') est (que) description »⁶¹ et que le niveau de la boucle cognitive classique est celui de la pure logique, logique de l'univers platonicien, nous dit-il, logique dans laquelle le temps n'existe pas. Dans cette logique classique, la relation *si... alors* n'est pas « causale et temporelle », elle ne contient pas de « dimension ».

Nous voudrions montrer, à partir de ce constat, que la pérégrination, l'incorporation du territoire apporte à la modélisation du territoire (celle du randonneur par loisir autant que celle du scientifique randonnant par nécessité – et pourquoi pas, plaisir ?) l'introduction de la temporalité : le modèle « déambulatoire » incorpore le complexe espace-temps, lequel n'est pas seulement celui de la physique mais aussi celui de la psyché humaine, celui qui rassemble émotion et raison, comme l'écrit Simon Laflamme⁶².

2.2.2.1 – La boucle classique

On peut la représenter de la façon suivante :



Dans ce schéma, le protocole de recherche est censé apporter la connaissance objective du monde par dévoilement. Les faits récoltés conduisent à des étonnements, ces derniers donnent lieu à hypothèse, lesquelles sont testées par une expérimentation qui vérifie ou infirme l'hypothèse. Le chercheur est hors de l'objet, il n'est que l'observateur du monde et n'interfère en aucun cas avec lui, sauf en ce qui concerne le choix du protocole de recherche.

d'illumination liées à la rupture de la logique discursive habituelle (par exemple, le disciple demande : « Maître, qu'est-ce que la nature de Bouddha » et le maître répond : « va laver ton bol », ce qui amène le disciple à connaître le satori).

⁵⁸ Einstein relate quelque part qu'il lui arrivait de trouver brutalement la solution d'un problème au moment qui précède l'éveil, alors que son esprit en était préoccupé depuis des jours entiers.

⁵⁹ Grégory Bateson, *Une unité sacrée. Quelques pas de plus vers une écologie de l'esprit*, Paris, Seuil, 1996 (1991), p. 239.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 239-240.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 247.

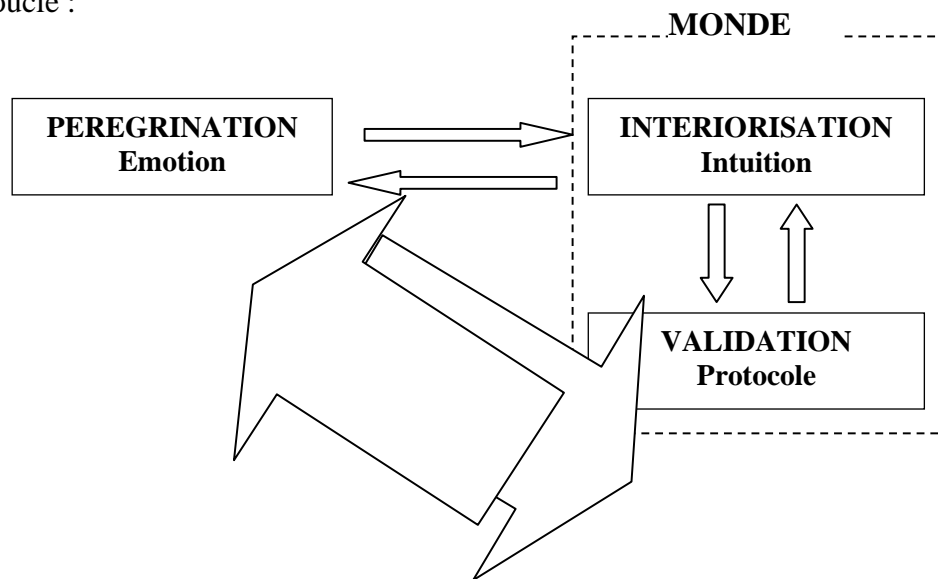
⁶² Simon Laflamme, *Communication et émotion. Essai de micrologie relationnelle*, Paris, L'Harmattan, 1995, notamment pp. 31-34.

Mais cela est bien connu.

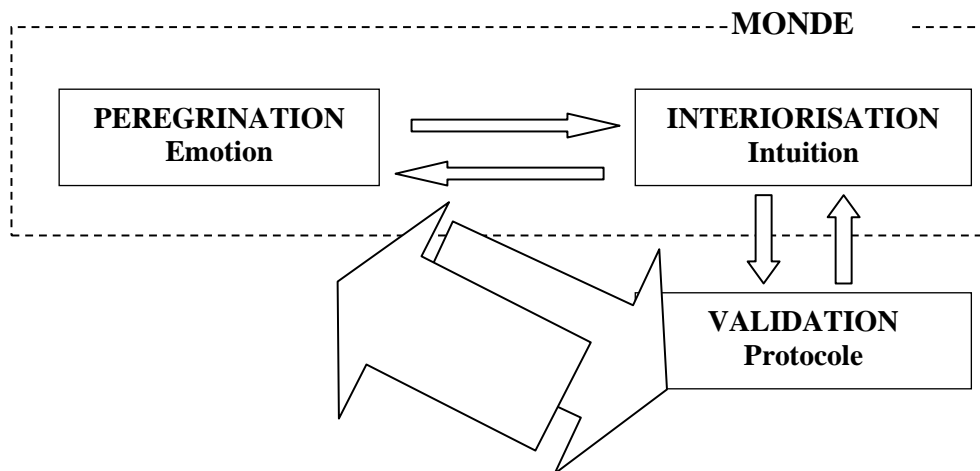
2.2.2.2 – L'ouverture de la boucle

Ouvrir cette boucle consiste, tout compte fait, à réintroduire le chercheur dans le monde qu'il tente de modéliser. Nous sommes là dans une perspective constructiviste que l'on peut déjà qualifier de traditionnelle.

Faisons maintenant retour sur le territoire. La réintroduction du chercheur dans le monde et le territoire va se faire par le biais de la pérégrination : le territoire n'est pas le territoire en soi, c'est une carte, un modèle de territoire. Ce modèle, cette carte, c'est forcément une carte subjective, conventionnelle, voire arbitraire. La déambulation sur le territoire du chercheur est aussi, peut-être surtout, déambulation dans son être (sa tête, son cœur et ses pieds, bien entendu, sans oublier son histoire, son projet ou son absence de projet bien défini...)⁶³. L'appropriation du terrain par le marcheur est modèle *a priori*, générateur autant qu'il est généré par des émotions, des intériorisations créatrices d'intuitions qui, à leur tour modèlent le modèle. On peut représenter ainsi la nouvelle boucle :



Ou encore, pour retrouver d'une autre manière la représentation classique :



Ces deux représentations montrent l'ouverture de la boucle par introduction du troisième terme, la pérégrination, que l'on peut aussi appeler « expérience existentielle ». Cette expérience

⁶³ Relisons Valéry : « Je dirais que ce qu'il y a de plus réel dans la pensée est ce qui n'y est pas image naïve de la réalité sensible », *Œuvres I, op. cit.*, p. 1159.

incarnée dans la pérégrination, c'est-à-dire l'appropriation du terrain, de ses reliefs physiques et humains, n'est pas forcément consciente. Bateson fait même de cette non conscience une vertu qui facilite l'accès à la totalité :

« La conscience doit toujours être sélective. Lorsque vous vous situez au niveau du sacré et de l'esthétique⁶⁴(...) vous prenez, partiellement en tout cas, une position de recul qui vous permet de voir la totalité. La conscience tend à focaliser, tandis que le sacré, le beau tendent toujours à rechercher le plus grand, la totalité. C'est pourquoi je me méfie de la conscience, je ne veux pas en faire mon principal guide »⁶⁵.

Autrement dit, l'introduction de la pérégrination, de l'appropriation du territoire irrigue l'acte de recherche, le met à distance, ouvre le champ, génère des intuitions moins focalisées, un type de rapport au monde en quelque sorte déspecialisé, une approche « poétique » du monde, du territoire, globalisante sans être globale, ni exhaustive, ni totalitaire, mêlant intimement la partie et le tout.

Mais de quoi parlons-nous quand nous évoquons la « pérégrination » ?

En première analyse le terme est clair : s'agissant du territoire, il est question d'un parcours, d'une marche physique sur le territoire, d'un voyage géographique permettant de percevoir « *un ensemble de rapports qu'il est plus facile de saisir, lorsqu'on est sur les lieux, que de définir avec précision* » selon les termes de Humboldt rapportés par K. White⁶⁶.

Mais la pérégrination est aussi métaphorique. C'est une rêverie au sens de Bachelard.

Cette rêverie est, à bien des égards, l'un des aspects de ce que le vieux maître appelait « *la fonction de l'irréel* » : « *Quand le réel est là, dans toute sa force, dans toute sa matière, on peut croire facilement que la fonction du réel écarte la fonction de l'irréel. On oublie alors les pulsions inconscientes, les forces oniriques qui s'épanchent sans cesse dans la vie consciente* »⁶⁷.

Bachelard soutient, contre « *le philosophe réaliste* » et « *le commun des psychologues* » que ce n'est pas « *la perception des images qui détermine les processus de l'imagination* », mais que « *l'imagination créatrice* » possède un « *caractère primitif* », autrement dit, précède la perception⁶⁸. Cette déambulation permanente de l'esprit (les « *pulsions inconscientes qui s'épanchent sans cesse dans l'esprit conscient* ») est un autre mode de pérégrination qui, si l'on veut suivre Bachelard, précède la déambulation matérielle. Notre parcours physique du territoire n'est alors que la matérialisation de notre parcours imaginaire. Notre intimité avec le territoire est alors intimité avec nos rêveries et avec les concepts qui en émergent. D'où, d'ailleurs, le danger : « *la pédagogie de l'esprit scientifique gagnerait à expliciter ainsi les séductions qui faussent les inductions* » écrit Bachelard⁶⁹. Et, dans *La formation de l'esprit scientifique* : « *Une marche vers l'objet n'est pas initialement objective. Il faut donc accepter une véritable rupture entre la connaissance sensible et la connaissance scientifique* »⁷⁰. Nous allons y revenir en nous attachant au rapport qui s'instaure entre pérégrination et intuition.

⁶⁴ Une question posée à G. Bateson permet de définir ce terme : « *Pourrait-on dire que l'esthétique est cet éclair intégrateur différent de la conscience qui nous fait percevoir l'unité des choses ?* ». A cette question, Bateson répondait : « *C'est cela, c'est à cela que je veux en venir* », Bateson, 1996, p. 397.

⁶⁵ Gregory Bateson, *op. cit.*, p. 396.

⁶⁶ Kenneth White, « *Les pérégrinations géopoétiques de Humboldt* », *op. cit.*

⁶⁷ Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Ed. José Corti, 2004 (1947), pp. 9-10. La « *fonction de l'irréel* », ce sera pour nous, pour échapper à la ligne trop nettement psychologique de Bachelard, une « *fonction du potentiel* », de ce qui n'est pas mais pourrait être, soit parce que c'est là en terme de potentiel qui pèse sur la réalité actualisée, comme disait Barel, soit parce que ce n'est pas mais que notre esprit (notre psyché productrice et production de nos relations socio-historiques) crée constamment.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 9-10.

⁶⁹ Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, *op. cit.*, p. 17.

⁷⁰ Gaston Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique. Contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1989 (1934), p. 239.

2.2.2...3 – Pérégrination et intuition

Prise et transposée en sa brutalité, cette position de Bachelard devrait nous interdire l'espoir de trouver un lien entre pérégrination et intuition. L'intuition serait première et la déambulation n'aurait à nous apprendre que ce que nous savons déjà, d'une certaine manière. Mais en fait, nous oublierions là la boucle récursive : ni l'intuition, ni la pérégrination ne sont première. Elles sont liées dans une boucle où chacune produit l'autre, est produite par l'autre. C'est l'intuition qui m'a conduit sur ce territoire et c'est ce territoire qui a modifié l'intuition, ou c'est ce territoire qui a produit l'intuition et c'est l'intuition qui a modifié ce territoire... Difficile d'exprimer cette unité avec des mots séparateurs, difficile d'affirmer, après examen nécessaire, le « *caractère primitif* » de l'imagination créatrice. Il ne s'agit pas d'en revenir aux philosophes réalistes ou au commun des psychologues, mais de penser l'enchevêtrement complexe, dialogique, hologrammique et récursif entre l'appropriation existentielle du territoire et l'intuition de celui-ci.

De ce point de vue la « composante poétique du rapport au terrain », que nous avons traduite par la pérégrination, apporte de l'ouverture, de la négentropie, disons plus simplement, bien que moins précisément, un salubre courant d'air susceptible de déplacer, de déranger l'ordre des vieux mémoires. Mais, justement parce qu'elle est ouverture, dérangement, désordre, elle apporte aussi le risque de la confusion.

Ainsi, la pérégrination introduit-elle l'affect, écrit Georges Amar :

« L'affect géopoétique est l'émotion corrélative d'un intérêt profond, intime, intense que nous éprouvons pour une chose en tant qu'elle est une chose-du-monde (...) Une communication s'établit entre notre être et celui d'un être du monde (...) Quelles sont les conditions d'une telle rencontre ? La première est sans doute de dépasser, tout anthropomorphisme (...) Le second écueil est en effet la tentation d'une « fusion » toujours illusoire et rapidement appauvrissante »⁷¹.

Et il nous prévient des dangers : l'anthropomorphisme et la croyance en la fusion. Dans un autre texte, le même auteur ajoute une précaution :

« Certes on peut aussi considérer qu'il faudrait plutôt se libérer de la « pensée conceptuelle » et privilégier plutôt une approche « sensible » qui mette au premier plan le contact physique et l'affect. Mais les concepts structurent notre « sensibilité » et d'autant plus, d'ailleurs qu'ils le font à notre insu. C'est la question du langage, et de la manière dont toute langue prédétermine en partie notre être-au-monde, favorisant certaines catégories d'expériences et en quasi interdisant d'autres »⁷².

Ouvrir la boucle classique apporte donc une ouverture de l'acte de recherche, qui laisse moins échapper de l'objet. La pérégrination (matérielle ou symbolique, mentale) ouvre constamment le système de pensée et le système pensé, elle réactive les étonnements, les émotions, les intuitions... Elle est liée à notre propre intériorisation du monde, du territoire. Elle réintroduit ce que la langue spécialisée « a tendance à évacuer (...) : le grain et la matière, et la complexité du devenir »⁷³. Elle anime ce que le langage scientifique laisse trop échapper, comme le déplorait André Chastel, voici près de quarante ans :

« On a maintenant le sentiment que rien de ce qui est délicat, sensible, à la limite du définissable et par là si précieux, ne sera jamais pris en considération : les éléments du paysage, la courbure des

⁷¹ Georges Amar, « Du surréalisme à la géopoétique », *op. cit.*

⁷² Georges Amar, « Le sens de la terre », *op. cit.*

⁷³ *Ibid.*

voies, les alignements heureux, ces rapports qui ne s'inventent plus entre les demeures et la vie d'un quartier, les percées imprévues des ruelles au fleuve, la gaieté d'un carrefour... »⁷⁴.

Mais cette ouverture, en même temps, introduit un risque lié au fait que notre manière d'être au monde ne nous dit pas la « vérité » du monde, ne nous en livre que les sensations computées par notre capacité émotionnelle, que nos propres agencements. En reliant pérégrination et intériorisation, cette ouverture, qui brise le protocole classique de la science, peut nous laisser démunis devant ces sensations qui : « *ne sont pas des informations « objectives » ou factuelles sur l'« environnement », (qui) sont notre mode d'être au monde, notre manière de participer du monde, de la terre, et de l'aimer/connaître* »⁷⁵

Recevoir une telle pratique, pratique poétique se voulant compatible avec la scientificité, suppose alors que soient définis de nouveaux protocoles susceptibles de valider les intuitions et les modèles et d'éviter que nous prenions, non plus comme « objectives », ainsi que le disait Bachelard, mais pertinentes, nos marches immédiates vers l'objet.

2.2.2.4. – Intuition et protocole

Il faut donc, pour rester dans la langue scientifique, que nous nous assurions en permanence qu'il existe bien des correspondances valides entre notre monde « intérieur » et le monde « extérieur », entre celui que nous construisons sans cesse et celui, auquel nous n'avons pas accès, qui s'oppose à nous (le principe de réalité de Lacan). D'où la nécessité d'un nouveau protocole de recherche, nouveau parce que son rôle n'est pas de vérifier la « vérité » des assertions sur le monde, mais la consistance et la pertinence de nos constructions, de nos modèles.

Peut-être n'est-il pas toujours nécessaire qu'à l'acte scientifique se mêle une pérégrination, une expérience existentielle ? C'est ce que soutient notre ami, le sociologue canadien Simon Laflamme. Nous laisserons cette question de côté, à charge d'inventaire ultérieur.

Ce que nous envisageons, c'est la situation où cette pérégrination apporte une ouverture, est, d'une manière ou d'une autre *nécessaire*. Dans ce cas, notre parcours nous a conduits à la question de la validation des intuitions : c'est la question du protocole de recherche qu'il faut mettre en œuvre pour éviter les écueils signalés plus haut.

Ces écueils peuvent se résumer en une formule un peu lapidaire : ne pas dire n'importe quoi, c'est-à-dire ne pas dire ce que le réel inconnaissable ne pourra valider, plus précisément, ce qui ne donnera aucune prise sur ce réel⁷⁶, ou bien encore, ce qui ne pourra pas être argumenté de façon satisfaisante.

La question de la modélisation se pose donc sur un terrain meuble : entre focalisation et totalité, comme disait Bateson, entre « microscope » et « macroscopie », pour reprendre la métaphore de Joël de Rosnay⁷⁷, la pensée : « *ne peut jamais être trop complexe ni trop simple. Car le réel qu'elle veut atteindre, ne peut être que d'une complexité infinie – inépuisable ; et d'autre part, elle ne peut saisir, et se servir de ce qu'elle a saisi, que si elle lui a donné quelque figure simple* », indique Valéry en marge de ses « Notes et digressions »⁷⁸.

Le modèle d'un territoire soumet donc son auteur à des affres, des contorsions multiples. Tel ces pins maritimes de la Méditerranée qui semblent s'enrouler autour d'eux-mêmes comme des pas de vis, vivant d'une seule pièce de calcaire tout en offrant leur ombre vaste en étendant loin leurs branches, le modèle doit s'enraciner dans quelque(s) bloc(s) tout en couvrant un large

⁷⁴ André Chastel, « Bateau ivre », *Le Monde*, 8 février 1968, cité par Jean-Louis Le Moigne, *Les systèmes de décision dans les organisations*, PUF, 1974, pp. 41-42.

⁷⁵ Georges Amar, « *Le sens de la terre* », op. cit.

⁷⁶ Mais, après tout, la théorie héliocentrique de Copernic et Galilée ne semblait guère apporter un gain de prise sur le réel, puisque l'on pouvait tout aussi bien se diriger sur la mer avec la théorie géocentrique de Ptolémée.

⁷⁷ Joël de Rosnay, *Le macroscopie. Vers une vision globale*, Paris, Seuil, 1975.

⁷⁸ Paul Valéry, *Œuvres* 1, op. cit., pp. 1207-1208.

espace. Il doit jouer de l'économie de moyens tout en développant une grande puissance... injonction paradoxale.

Il doit aussi prendre racine. Le pin maritime rabougri des côtes méditerranéennes, s'il paraît fixé sur un bloc réduit, lance également loin ses racines qui lui servent (avec plus ou moins de succès, lors des tempêtes) de support.

Le modèle a besoin de se focaliser, d'embrasser un vaste espace, d'avoir de supports solides. Il y a là deux dimensions de l'acte de modéliser des phénomènes complexes.

Savoir réduire sans trop appauvrir, sans mutiler et savoir embrasser beaucoup sans mal étreindre, c'est l'une de ces dimensions. Elle consiste en la capacité de choix des concepts que le chercheur va utiliser, dans leur justification (justification de leur pertinence au regard du terrain), dans leur précision et leur généralité tout à la fois. Savoir s'appuyer sur des piliers solides, c'est-à-dire, avoir la capacité à valider ce que le modèle fait ressortir, c'est la double question de la vérification et de l'interprétation, l'herméneutique.

Le modèle est, de ce point de vue, une « montée en abstraction » qui, loin d'assécher le territoire, l'irrigue de mille ruisseaux d'eau vive, si le modèle est réussi. En focalisant sur une série de caractères spécifiques, il confirme ou infirme les « affects », les met en perspective. En saisissant les lignes de crête, il rend intelligibles les sensations confirmées. A cet instant, le langage, certes devient barbare. C'est le moment délicat où, dans l'Alchimie, on célèbre le mariage du feu et de la terre⁷⁹. Il y a quelque chose comme une transmutation dans la modélisation. Le territoire apparaît déformé, noirci par la flamme. Mais, lorsque la transmutation réussit, l'herméneutique lui rend son visage, mais plus clair d'une certaine manière, plus intelligible. A celui qui s'arrêterait et se désolerait sur la figure intermédiaire, il faut dire : « Patience ! A l'issue de l'opération, le plomb se changera en or »... Traduisons : le bruit et la fureur du monde (du territoire) trouvera un peu plus de sens.

Lorsque nous (Pascal Roggero et Claude Vautier)⁸⁰ interprétons le territoire du Tarn, l'un à partir des concepts de récursivité et de projectivité, l'autre à partir de ceux de couplage, d'ouverture et de redondance-variété, le territoire y perd-t-il quelque chose de sa consistance, de sa « réalité » ? Il y a bien évidemment réduction. Mais cette réduction est, d'une part, opérée à partir d'une rencontre avec le territoire (des entretiens, des enquêtes, des confrontations entre habitants, responsables, mais aussi entre chercheurs ayant traité les mêmes lieux) ; et, d'autre part, l'herméneutique restitue le territoire initial (avec les simplifications de la perception et, encore, certaines traces de la simplification par le modèle)⁸¹, mais en l'enrichissant par l'interprétation, en le stabilisant par la confirmation et l'infirmité de certaines des perceptions initiales.

Enfin, comme il a été dit au début de cette réflexion, la qualité de la langue elle-même peut aider à rendre au territoire ses richesses consumées dans l'acte modélisateur. Aucun langage ne restituera ce territoire. Peut-être certains haïkus, certains poèmes fulgurants de la Chine traditionnelle sont-ils en mesure d'approcher au plus près⁸² ? Sans doute touchons-nous ici aux limites de l'exercice : c'est à partir d'une poétique du territoire que le travail scientifique sur le

⁷⁹ Dans les développements que Bachelard consacre au feu de l'Alchimie, il cite ces vers : « Si le fixe tu sais dissoudre / Et le dissous faire voler / Puis le volant fixer en poudre / Tu as de quoi te consoler ». Images de la transmutation. Gaston Bachelard, *La psychanalyse du feu*, op. cit., p. 97.

⁸⁰ Pascal Roggero, *Des communes dans la complexité : représentations et politiques*, Thèse de doctorat en sociologie, Université des sciences sociales de Toulouse, 1997 ; Claude Vautier, *le repli et l'imagination. Essai de modélisation complexe des phénomènes territoriaux : le cas de l'intercommunalité dans le département du Tarn*, Thèse de doctorat en sociologie, Université des sciences sociales de Toulouse, 2005.

⁸¹ L'herméneutique ne portera que sur les caractères retenus par le modèle et laissera échapper ce que le chercheur n'a pas choisi de retenir.

⁸² Par exemple, ce poème de Wang Wei (701-761) : « La montagne est vide. On ne voit personne / On entend le bruit d'une voix au loin. / Dans l'épais du bois / les rayons du soleil de fin d'après-midi / pénètrent et font briller le vert de la mousse », in Claude Roy, *Le voleur de poèmes, Chine*, Mercure de France, 1991, p. 123 ; ou encore, ce haïku de Bashô rapporté par K. White : « Sur une branche dénudée / est perché un corbeau / crépuscule d'automne », in, Kenneth White, *Les cygnes sauvages*, op. cit., p. 52.

territoire va se faire ; c'est dans un langage largement désincarné qu'il va devoir se poursuivre ; c'est à la langue de l'herméneutique de réincarner, de réintroduire ce que la poétique initiale avait su recueillir en y ajoutant ce supplément de sens qui était le motif du travail scientifique. Mais il serait illusoire de croire que ce procès aboutisse à un poème.

Au moins faut-il espérer que l'on aura pu expliciter une part de ce « non-dit de la recherche sur le territoire » qui fut notre argument pour cette réflexion.

Conclusion

Que nous apprend cette déambulation dans la poétique du territoire ? Que nous dit cet « encyclo-pédisme » sur et dans le territoire qui nous fasse avancer dans une connaissance valide de cet objet particulier qui est aussi sujet à sa manière ?

D'abord, nous semble-t-il, la nécessité d'en prendre le pouls, de s'en nourrir, non d'une façon qui se croirait naïvement éclairée de sa seule proximité existentielle, mais en mêlant le plus intime du paysage, territoire et être, dans une mystérieuse unique et multiple présence :

*« J'étais présent comme une odeur,
Comme l'arôme d'une idée
Dont ne puisse être élucidée
L'insidieuse profondeur »⁸³.*

Ensuite, la difficulté de l'exercice : méthodologique et épistémologique, sémantique et littéraire. Difficulté ne veut pas dire impossibilité mais modestie et prudence. Mais créativité modeste et prudente, en même temps que volonté et conscience :

*« de l'écart où maintenir, avec la bête haut cabrée,
Une âme plus scabreuse »⁸⁴.*

Mélange d'humilité et de hardiesse.

Intimité.

« La ville, elle aussi, s'entend, se respire, se touche... ». Comprendre le social et non seulement l'expliquer, suppose cette intimité à un moment entre le peintre et son modèle (le chercheur et son territoire). Une manière pour le chercheur d'être au territoire et pour le territoire, d'être au chercheur. Nous avons le sentiment d'avoir compris quelque chose du Tarn en le respirant, hommes, terres et pierres... Nous avons le sentiment d'avoir été guidé par nos parcours, parfois inconscients, d'avoir saisi, parfois contre nous-même, l'accord subtil entre tel concept et telle présence des hommes ou de leur sol, de leur « clairière ». La seule fréquentation des annuaires de l'INSEE, celle des modèles techno-économiques, nous aurait rencognés, notre page en eût subi les dommages de la moisissure. Nous avons essayé d'aérer. Quand bien même nous ne l'aurions pas su, l'air est passé, peut-être malgré nous, contre nous, peut-être. Il en reste la marque, en tout cas dans nos esprits. Et nous avons retrouvé les propos de Morin, en appendice de son *Plozevet* : « A travers chacune de ces démarches se trouve posé le problème méthodologique fondamental : la relation entre le chercheur et le terrain. Il ne s'agit pas seulement d'une relation sujet-objet. Le terrain est humain »⁸⁵. Nous avons regretté, même, qu'il ne le soit davantage, que notre double recherche soit restée essentiellement solitaire, malgré nos collaborations amicales et techniques. Dans la communauté, nous eussions certainement mieux goûté le territoire et ses parfums, ses aspérités multiples, ses dissonances.

⁸³ Paul Valéry, « Ebauche d'un serpent » in *Charmes*, Gallimard 1952, p. 193.

⁸⁴ Saint-John Perse, « Vents IV-3 » in *oeuvres complètes*, Gallimard, *op. cit.* p. 239.

⁸⁵ Edgar Morin, *La métamorphose de Plozevet, commune en France*, Paris, Fayard, 1967, p. 401.

Difficulté : humilité et hardiesse.

Nous avons besoin de rompre la boucle classique. Nous devons ouvrir vers des plaines plus vastes, plus informes, plus vallonnées. Certes, la marche en plaine, quadrillée par des tracés et des panneaux indicateurs est plus confortable. Elle n'est pas plus sereine. Elle est moins pleine.

En ouvrant la boucle, nous nous exposons. « *Nous devons accepter de traverser l'espace menaçant de ce chaos où la pensée n'est plus possible* », écrit Bateson⁸⁶.

En forgeant de nouveaux outils, en appliquant notre propre *ingenium* aux vastes propositions d'un Morin et de quelques autres, nous avons aussi voulu nous assurer. C'est notre humilité dans la hardiesse. Nos instruments barbares, concepts, modèles, nous les avons commentés, disséqués. Et leur produit, nous l'avons nous-même contesté, nous en avons testé la solidité.

Sommes-nous assurés de celle-ci ? Il serait prétentieux et imprudent de le dire sans réserve. Mais nous croyons que tel est le cas.

Nous ne nous sommes pas contentés de l'appropriation du territoire. Nous n'en sommes pas restés à des constructions théoriques à partir de celles-ci. Nous avons aussi confronté la théorie à l'empirie, doublement : nous avons tenté de lier dans une nouvelle boucle perception, compréhension, conceptualisation, modélisation, validation et interprétation argumentée.

Avons-nous su tresser en épissure le poétique et le scientifique ? Avec d'autres, parmi d'autres, nous l'avons tenté, nous le tentons encore. Il nous semble que c'est là un projet salutaire et gros de perspectives prometteuses.

⁸⁶ Cité par K. White, *Le plateau de l'Albatros*, op. cit., p. 231.